

**PRIAPÉES.**

TIRAGE.

2 exemplaires sur peau vélin.  
5 » » papier de Hollande.  
75 » » papier vergé.

Resp PFXIX 793

# PRIAPÉES

DE

MAYNARD.

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS LES  
MANUSCRITS, ET SUIVIES DE QUELQUES PIÈCES  
ANALOGUES DU MÊME AUTEUR, EX-  
TRAITES DE DIFFÉRENTS  
RECUEILS.



FREETOWN

IMPRIMERIE DE LA BIBLIOMANIAC SOCIETY

—  
1864



PRIAPÉES

MAYNARD



FREEMAN

1881

## AVERTISSEMENT.

Nous faisons cadeau au public littéraire d'une édition des *Priapées* de Maynard, pièces comparables aux meilleures qui existent en ce genre et qui, enfouies aux manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal (B. L. F. 99, in-4°), étaient restées presque inconnues. Un excellent bibliophile en avait fait cependant, à une date déjà ancienne, une copie textuelle qu'il a bien voulu nous communiquer aujourd'hui. Nous avons recherché, dans les œuvres imprimées de Maynard et dans divers autres recueils de poésies publiés à la même époque, les pièces libres du même auteur, afin d'en former ce petit volume qui sera, nous l'espérons, bien accueilli, étant, pour son objet, aussi complet que possible.

François Maynard naquit à Toulouse en 1582. Il fût le secrétaire de la reine Marguerite de Navarre. Ce fût sans doute vers cette époque, en 1623, qu'il composa ses *Priapées*. Nommé conseiller d'État, il mourût le 28 octobre 1646.

Son Poème licencieux est imprimé aujourd'hui pour la première fois.

---

AVERTISSEMENT

PLAQUES

Les plaques de ce recueil ont été gravées  
d'après les originaux de la bibliothèque  
de la ville de Paris, et sont destinées  
à servir de modèles aux artistes qui  
voudront reproduire ces monuments  
historiques. Elles ont été gravées  
sur des plaques de cuivre rouge, et  
ont été tirées à l'eau forte. Elles  
ont été gravées par M. Goussier,  
graveur à Paris, et ont été tirées  
à Paris, chez M. Goussier, graveur,  
rue de la Harpe, n. 10.



# PRIAPÉES.

DE

MAYNARD.

---

Lecteur, dont le grave sourcy  
Marque une prudence chenuë,  
Croy moy, n'approche point d'icy :  
Venus s'y fait voir tout nue.  
Ces vers ne partent d'Hélicon  
Que pour ceux qui trouvent un con  
Si plein de grâce et de merveilles,  
Qu'ils n'en sont jamais assouvïs,  
Et qu'ils voudroient avoir deux vits,  
Comme deux mains et deux oreilles.

---

Qu'aucune de vous ne me lise,  
Dames, de qui l'esprit bigot  
Croit que c'est sentir le fagot  
Que de cracher dans une église.  
C'est au maître des Antechrists  
Que je consacre mes écrits

Si pleins de toute effronterie.  
 Hors d'ici ces mangeurs d'autels,  
 Qui n'ont pas mis la fouterie  
 Hors du rang des péchés mortels!

---

Tu dis que je suis effronté,  
 Et que la censure du pape  
 Doit brider cette liberté  
 Dont ma plume écrit de Priape.  
 Sçache, Pierre, que mon discours,  
 Pour peu qu'il cherche de détours,  
 Affoiblit l'âme de la phrase.  
 Ton goût et le mien sont divers.  
 Mettre Venus hors de mes vers,  
 Seroit-ce pas hongrer Pégase?

---

N'oy-je pas dire à la censure  
 Des esprits qui font les prudents,  
 Que voicy des vers impudents  
 Au delà de toute mesure;  
 Qu'ils mettent l'honneur à l'encan;  
 Et qu'il faut que le Vatican  
 Contre moy ses foudres allume?  
 L'humeur de ces gens me ravit :  
 Ils veulent défendre à ma plume  
 Ce qu'ils ont permis à leur vit.

---

Muses, trêve de modestie,  
 Vous rougissez toutes les fois

Que je nomme cette partie  
 Qui fait les Papes et les Rois (1).  
 Si vous n'êtes un peu lubriques,  
 Votre raison va de travers ;  
 Le foutre des temps héroïques  
 Fut le sujet des premiers vers.  
 Sçachez que la terre n'est pleine  
 Des chansons de vos favoris,  
 Que parce que le con d'Hélène  
 Hébergea le vit de Pâris.

---

Sçache, lecteur, que je me pique  
 D'écrire avecque liberté,  
 Et qu'une épigramme pudique  
 Est un ouvrage sans beauté.  
 Je fuy l'abord d'un front sévère ;  
 Il me plaît de montrer à tous  
 Le dieu que l'Hellespont révère  
 Entre les poireaux et les choux.  
 C'est luy qui peuple les provinces,  
 Qui met les sujets et les princes  
 Dans un plaisir qui les ravit ;  
 Luy que la sœur du premier homme  
 Sans rougir appeloit un vit (2)  
 Avant qu'elle eût mangé la pomme.

(1) Aretino della Potta e del Cazzo dice : Fanno gli Imperatori, i Re, i Papi, i Duchi, etc., e han fatto me, e te, che importa piu.

*Ragionamenti. Giorn. 3, Part. 2.*

(2) Imité de Martial. Liv. xi. Ep. 46.

Quam sanctus Numa mentulam vocabat.

---

Sans foutre , la vie est amère ;  
 Qui bien fout gagne paradis ;  
 Adam ne se plaisoit jadis  
 Qu'à foutre notre antique mère.  
 Nous, qui sommes venus de luy,  
 A quoi butons nous aujourd'huy ?  
 Qu'à baiser en toutes postures ;  
 Et les douces forces d'amour  
 Porteront les races futures  
 A faire de même à leur tour.

---

Beauté, qui faites la tempête  
 Dont Amour afflige mes jours,  
 Trêve de cet amour honnête  
 Dont Platon traite en ses discours.  
 Pour moy, de qui le vit lubrique  
 Est toujours droit comme un bâton  
 Et rouge comme une rubrique,  
 Je fous et Socrate et Platon.

---

Lise, ton esprit est si rare  
 Qu'on ne le peut assez priser ;  
 C'est d'où vient que je te déclare  
 Que je ne veux pas t'épouser.  
 Tu connois les grâces d'Homère  
 Et la bonne latinité,  
 Et sais mieux l'art de la grammaire  
 Que toute l'université.  
 Je ne crois pas que la science

Qui te décore et nous ravit,  
Pût souffrir avec patience  
Les solécismes de mon vit (1).

---

Avec vos haillons de satin,  
Vieux meuble de la friperie,  
Vous faites de la renchérie :  
Vous gagner n'est pas grand butin.  
Est-il quelque maison de joye  
Qui ne sçache qu'à votre soye  
Mon valet frippe son bureau,  
Et qu'à son zest, qui toujours bande,  
Vous êtes ce qu'un chien d'Irlande  
Est à l'oreille d'un taureau?

---

Vous me défendez, Madeleine,  
De retourner jamais chez vous,  
Si, promptement, je ne vous fous  
Deux ou trois fois sans prendre haleine.  
En la perte de votre amour,  
Qu'en vous chevauchant nuit et jour  
J'ai si chèrement conservée,  
Je sens des regrets bien cuisans ;  
Mais pour une telle corvée  
Je n'ai plus mes reins de seize ans.

(1) Sæpe solœcismum mentula nostra facit.

Rides, que vos difformités  
 Ont des puissances merveilleuses  
 A châtier les vanités  
 Des beautés les plus orgueilleuses !  
 Catin, que l'on vit autrefois  
 Traiter même le cœur des rois  
 Avecques de la tyrannie,  
 Aujourd'huy se vante partout  
 Que mon palefrenier la fout :  
 Et mon palefrenier le nie (1).

Reviens, dans la salle du Louvre,  
 Danser encore des ballets ;  
 Mets au feu ces longs chapelets  
 Et ce grand voile qui te couvre.  
 N'en déplaie à ton confesseur,  
 Le cloître n'a pas la douceur  
 Qu'ont les appas de Cythérée.  
 Oh ! qu'un vit, belle Jeanneton,  
 Qui pousse une toison dorée,  
 Est un plaisant Père Cotton (2) !

Robin croit que Jeanne mérite  
 Plus que femme de l'univers ;

(1)

A latronibus esse te fututam  
 Dicis, Senia, sed negant latrones.

MARTIAL. LIV. XII. Ep. 27.

(2) Confesseur de Henri IV

Cependant il me sollicite  
 D'en vouloir médire en mes vers.  
 Ha ! le galant, sans aucun doute,  
 Meurt de peur que je ne la foute (1).

---

S'il est vrai, belle Pasithée,  
 Que, faute d'être culletée,  
 Vos soleils jadis si divins  
 Courent en poste aux Quinze-Vingts ;  
 Que la Pudicité remonte  
 Quand il lui plaira dans les cieux !  
 Eh ! qui voudroit en tenir compte,  
 Puisqu'elle fait perdre les yeux (2) !

---

Cessez, Paulette, de nous dire  
 Que la cour desplaît à vos yeux,  
 Et que votre cœur ne soupire  
 Que pour les merveilles des cieux.  
 Toutes vos paroles sont feintes ;  
 Pour croître le nombre des saintes  
 Vos mouvements sont trop badins ;  
 Votre humeur incague le pape  
 Et ne cherche, dans ces jardins,  
 Autre déité que Priape.

(1) Cette épigramme se trouve dans les poésies imprimées, mais la pointe en est émoussée. (Page 215 des *OEuvres de Maynard*, Paris, 1646.)

(2) La veuve du comte de la Gomère étoit devenue aveugle, pour avoir été trop fidèle à un époux qui n'étoit pas trop bon mari.

(*Voyage autour du monde de Le Gentil*.)

Dès qu'un jeune valet de chambre  
 S'offense du nom de valet,  
 Et met pour cinquante écus d'ambre  
 A charger la peau d'un collet ;  
 Qu'à ses parents il fait la moue,  
 Qu'il preste, achette, donne et joue  
 Avecque prodigalité ,  
 Dites que le compagnon sonde  
 Le trou d'où la postérité  
 De son maître est venu au monde (1).

A voir le maintien arrogant  
 De l'incomparable Uranie,  
 On diroit qu'elle ne manie  
 Jamais un vit qu'avec le gant.  
 Cependant cette belle altièr  
 N'oseroit me desavouer  
 Qu'elle ait tâché de se jouer  
 Au grand mulet de sa litière (2).

Jeanne fait bien de la doucette ;  
 Mais avant que j'en fasse cas ,  
 Il faut qu'elle ouvre sa cassette  
 Et me donne mille ducats.  
 Ses trésors font que je la prise ;  
 Sans eux jamais de ma franchise

(1) Imité de l'Arétin. *Ragionamenti*, Giornata 2da, parte prima.

(2) Deficiant homines, clunem submittet asello.

Ses yeux ne seroient triomphants.  
Ses bras sont des bras de canelle ;  
Et les morpions, auprès d'elle,  
Ressemblent à des éléphants.

---

Tiendrez-vous jusques à demain,  
Insatiable créature,  
Dans la maigreur de votre main  
Mon pauvre engin à la torture ?  
Contre vous il a, par dix fois,  
En une nuit rompu son bois :  
Voulez-vous des preuves plus belles ?  
De grâce, lâchez le du poing.  
Il ne s'en ira guères loing :  
Mes couilles ne sont pas des ailes.

---

Margot, me voici vit en main !  
Aimons, le temps nous y convie.  
Eh ! que savons-nous si demain  
Est un des jours de notre vie ?  
La mort nous guette, et quand ses lois  
Nous ont enfermés une fois  
Au sein d'une fosse profonde,  
Adieu les amoureux ébats :  
L'écriture ne parle pas  
Que l'on chevauche en l'autre monde.

---

Quoique tu n'ais cheveu ni dent,  
Que tu sois vieille et décharnée,

Colin montre qu'il est prudent  
 De vouloir de ton hyménée.  
 La fortune de ce garçon  
 Ne sçauroit être que fort bonne,  
 Si des cornes de ta façon  
 Luy peuvent servir de couronne.  
 Jamais misérable cocu  
 Ne se vit en semblable feste,  
 Vieille, si tu branles du cu  
 Comme tu branles de la teste.

---

Toutes les femmes s'étonnent  
 De ton goust dénaturé ;  
 Il est ennemi juré  
 Du plaisir qu'elles nous donnent.  
 Bougre, sans comparaison,  
 C'est offenser la raison  
 Que leur déclarer la guerre.  
 Sois leur désormais plus doux :  
 Elles ont mis sur la terre  
 Les beaux garçons que tu fous.

---

Lise, il n'appartient qu'à des fous  
 De se dire vos tributaires ;  
 Un crible est moins percé que vous ;  
 Votre corps est plein de cautères.  
 Si le ciel rendoit aujourd'huy  
 Tous vos trous égaux à celui  
 Qui conduit à votre matrice,  
 Que vos désirs seroient contents !

Vous pourriez mettre en exercice  
Cent priapes en même temps.

---

## PROSOPOPEE DE PRIAPE.

Nymphes, de grâce, approchez vous  
D'un vit qui semble une machine.  
Je suis perdu si je ne fous :  
La paillardise m'assassiné.

Vous souvient il qu'au temps passé  
Vous fûtes vertement (1) foutues  
Des priapes, qui m'ont laissé  
La tutelle de ces laitues ?

Je suis invincible comme eux,  
Et mon testicule est fameux  
Par le nectar dont il abonde.

O l'étrange stérilité !  
On ne trouve plus dans le monde  
Un con (2) de bonne volonté.

---

Chaque Priape du vieux temps  
Couchoit entre deux concubines,  
Et ces gaillards vivoient contents  
Dans les bras des nymphes voisines.

(1) Var. : Chaudement.

(2) Var. : Cu.

Toute la nuit et tout le jour,  
Leurs couilles (1) étoient occupées  
A guérir doucement l'amour  
Des dryades et des napées.

Mon engin ne trouve aujourd'huy  
Femelle qui veuille de luy.  
La plus hideuse le nazarde ;

Et le dieu des bons compagnons  
Pour tout emploi n'a que la garde  
Des citrouilles et des oignons (2).

---

Vieille, jaune comme un écu  
Et faite comme une grotesque,  
Mon vit à l'entour de ton cu  
Ne dansera plus la moresque.

Tu m'as beau suivre nuit et jour,  
Et me dire que ton amour  
Est au delà de toutes bornes ;

Je ne veux point d'un con si vieux,  
De crainte de planter des cornes  
Sur le tombeau de mes ayeux.

---

Que sert il d'user de remise ?  
Jeanne, voici le mois d'avril.  
Çà ! que je trousse ta chemise  
Jusqu'au dessus de ton nombril.

(1) Var. : Fougues ou fesses.

(2) Cette pièce et la précédente, par l'espèce de prosopopée à Priape sont dans le goût des *Lusus in Priapum*.

Eh! que penses-tu que te die  
L'incomparable mélodie  
Dont le rossignol nous ravit?

Il te dit que tu n'es pas sage  
De refuser ton pucelage  
A la fureur d'un jeune vit (1).

---

Ta froideur, ton petit rabat,  
Ton œil triste et tes patenostres  
Semblent prescher le célibat  
A tous les suivants des apostres.

Je confesse qu'il est certain  
Qu'on ne peut te donner le blâme  
D'avoir jamais chez la putain  
Risqué le salut de ton âme.

Mais pourtant j'apprends chaque jour,  
De la rumeur universelle,  
Que ton cœur brûle d'un amour  
Dont l'ardeur n'est pas naturelle.

Mon bonhomme, désires-tu  
Que ce bruit s'en aille en fumée,  
Et qu'on parfume ta vertu  
De l'encens de la renommée?

Var. : A l'ardeur de mon jeune....

Entre au bordel en plein midi ;  
 Meuble-toi d'une concubine,  
 Et cherche, avec un front hardi,  
 La vérolle et la cristalline.

---

Pourquoy donnes tu dans l'éclat ?  
 Ton dos est devenu montagne,  
 Et ta dent creuse et ton nez plat  
 Enchérissent les gants d'Espagne (1).

Sois plus modeste à l'avenir ;  
 Ton engin te doit retenir ;  
 Il est digne de révérence.

On me le figure si vieux  
 Que tu peux, avec apparence,  
 Le mettre au rang de tes ayeux.

---

Le galant que tu chéris  
 Et sans qui tu ne peux vivre,  
 Pauvre sot, est le Pâris  
 Que ton Hélène veut suivre.

Croy moy, romps avecque luy,  
 Chasse le dès aujourd'hui  
 Du quartier où tu demeures.

Les beaux exploits de son cu,  
 Dans une nuit de six heures.  
 Quinze fois t'ont fait cocu.

(1) Gants parfumés.

---

Voicy Jeanne la mal peignée,  
Qui n'est jamais sans corselet,  
Et qui, moins femme qu'araignée,  
Fait d'une bague un bracelet.

Elle est sèche comme une cruche,  
Camuse comme une guenuche,  
Éloquente comme un Gascon.

Ajoutez à tant de merveilles  
Que la belle est pauvre de con,  
Comme un âne est pauvre d'oreilles.

---

Pierre fout Lise l'édentée,  
Non pas qu'il luy veuille du bien,  
Mais c'est parce que la foutée  
A sa bourse ne coûte rien.

Le galant l'embrasse et l'accolle  
Sans nul danger de la vérolle,  
Car, afin de te dire tout,

Sa mine de mastin qui gronde  
Esloigne (1) si fort tout le monde  
Qu'autre homme que luy ne la fout.

---

La plus verte de nos saisons  
Est déjà bien près de ses bornes.  
Hastons nous de planter des cornes  
Sur le front des bonnes maisons.

(1) Var : Estonne.

Si la colique ou le catherre  
 Dans le ventre obscur de la terre  
 Une fois nous ensevelit,

Nos jeux ne passeront pas outre;  
 Comte, le sepulcre est un lit  
 A dormir et non pas à foutre.

---

C'est contre toute raison  
 Que Nicole est ennemie  
 Des vits dont la trahison  
 Exerce la sodomie.

Quelqu'un peut-il chevaucher  
 Cette vieille, sans pécher  
 Contre l'ordre de nature,

Puisqu'un ulcère vaincu  
 N'a rien fait qu'une ouverture  
 De son con et de son cu !

---

Cy gist le phénix de son âge,  
 Dont les reins non jamais taris  
 Dans le sang ont mis à la nage  
 Mainte pucelle de Paris (1).

Que si, tant qu'il en a foutues,  
 En long deuil se fussent vestues,  
 Quand ce tombeau luy fut ouvert,

(1) Var. : Dont les reins n'ont jamais tari,  
 Qui dans le sang a mis à nage  
 Mainte coquette de Paris.

Je veux croire avec assurance  
Qu'aucune drôlesse de France  
N'eust porté ni rouge ni verd.

---

N'espère pas, Alix, que je te baise ;  
Ton vilain con n'est que pour les valets.  
Il est si grand qu'on y pourroit à l'aise  
Rompre au faquin et danser des ballets.

Mon vit, Alix, n'est jamais en cervelle  
Qu'alors qu'il trouve un conin de pucelle  
Où le duvet est à peine apparent.

J'aime l'enfance et voudrois toujours estre,  
Comme jadis notre premier parent,  
Fouteur d'un con qui ne fist que de naistre.

---

Que je serois mal à mon aise,  
Si vous me teniez embrassé !  
N'espérez plus que je vous baise,  
Et vous contentez du passé.

Lise, mon priape est trop sage  
Pour prendre un si mauvais employ.  
Vous n'avez plus le beau visage  
Dont vous charmastes le feu Roy.

---

Lise, qui veut soir et matin  
Être vertement culletée,  
Tu jures contre le destin ;  
Tu le dois ; il t'a mal traitée.

Jean, sous qui ta fesse a branlé  
 Mieux que sous galand qui te foute,  
 Depuis trois jours s'est en allé  
 Au pays où l'on ne voit goutte.

Jamais femme n'a tant perdu !  
 Ce drôle entra le nerf tendu  
 Dans le creux de la sépulture.

Et m'a-t-on dit qu'un esprit fort,  
 Qui le vit en cette posture,  
 Crut qu'il vouloit foutre la mort.

---

Ne parlons point de mariage.  
 Margot, je suis déjà chenu,  
 Et prêt à faire le voyage  
 Dont personne n'est revenu.

Tu dis que l'argent de tes coffres  
 Vaut une souveraineté,  
 Et que les grands biens que tu m'offres  
 Devroient tenter ma pauvreté.

Ta bourse ni ta rhétorique  
 Ne me feront point ton cocu.  
 Mon priape climatérique  
 A peur des fougues de ton cu.

---

Tes lèvres ont perdu leurs roses  
 Et ton corps est déjà cassé ;

Il te faut mettre au rang des choses  
Qui furent au siècle passé.

Jeanne, ton éloquence est forte ;  
Mais n'attends plus qu'elle me porte  
A plaire à ta lubricité.

Mon engin, que ta main caresse,  
N'a pas assez de charité  
Pour être un baston de vieillesse.

---

Tu ne parles que d'œuvres pies  
Dans nos familiers entretiens,  
Et tes discours sont des copies  
Des sermons des premiers chrétiens.

Paul, sème ailleurs tes artifices ;  
Je sais que ton cu n'est pas net  
Et que le plus sale des vices  
Se cache dans ton cabinet.

Pour croire qu'on te canonise,  
Quelque plâtre qui te déguise,  
Je ne suis pas assez cheval.

Tu n'eus jamais de concubines ;  
Mais tes nièces et tes cousines  
T'accusent d'être leur rival.

---

Jeanne, dont les yeux m'ont vaincu,  
Cesse de rougir et de craindre,

Le feu d'amour brûle ton cu  
Et mon vit a de quoi l'éteindre.

Il faut donner dans le plaisir;  
Tu n'auras que trop de loisir  
De faire la prude et la chaste.

Les ans raviront tes appas,  
Et ton con deviendra si vaste  
Que les mulets n'en voudront pas.

---

Filles, vous choquez le bon sens,  
Si vous ne quittez vos quenouilles  
Pour aller donner de l'encens  
Au dieu qui garde les citrouilles.

Ces dévots à petit collet,  
De qui l'apparence vous dupe,  
Quand ils disent leur chapelet,  
Ont leur esprit sous votre jupe.

Venez goûter avecque nous  
Ce que la vie a de plus doux,  
Et débrider vos pucelages.

Vous avez tort de reculer (1) :  
Vos mères, qui font tant les sages,  
Aiment mieux foutre que filer.

(1) Var. : Donnez donc, en vos plus beaux jours,  
A la nature un libre cours,  
Et débridez vos pucelages.  
Quoi ! voulez-vous toujours brûler !

Caliste fait la réservée,  
Jusqu'à refuser mes poulets,  
Cependant, à jupe levée,  
Elle fout avec les valets.

N'est-ce pas une extravagance  
Bien avenante à l'arrogance  
De son goust et de son maintien ?

Je pense que cette vilaine  
Croit que jamais homme de bien  
N'a foutu deux fois d'une haleine.

---

Pendant que les beaux esprits  
T'ont fidelement servie,  
Pasquin n'a rien entrepris  
Sur la gloire de ta vie.

Aujourd'hui qu'un animal,  
Qui ne connoît bien ni mal,  
Lise, est ton petit cœur gauche,

Ta vertu perd son crédit,  
Et toute la France dit  
Que ce cheval te chevauche.

---

Frere Jean n'est point de la bande  
De ces hommes dévotieux  
Qui toujours regardent les cieux  
Avec un guignoir de Hollande.

Il estime moins qu'un estron (1)  
 Le saint qu'il a pour son patron ;  
 Venus seule a de ses chandelles ;  
 Et son instrument de mulet  
 Fond sur la motte des pucelles  
 Comme un milan sur un mulet.

---

STANCES (2).

Mes ans vont achever leur cours ;  
 Je ne sçaurois vivre deux jours.  
 Jeanne, avec un *De profundis*,  
 Souhaitez moy le paradis.

Ma vie est pleine de langueur,  
 Venus a fondu ma vigueur,  
 Et mon engin, ton cher mignon,  
 Est plus sec qu'un vieux champignon.

Je bats du flanc comme un bidet  
 Qui galoppe sous un cadet ;  
 Un tremblement prend mes genoux  
 Toutes les fois que je te fous.

Toute cette incommodité  
 Me vient de ta lubricité ;

(1) Var. : Moins qu'un teston.

(2) La continuité de rimes masculines ne doit pas faire douter que ces vers ne soient de Maynard. Il y a preuve particulière qu'il en est l'auteur.

(Note de Paulmy.)

Venus m'a donné, dans ton lit,  
La fièvre qui m'ensevelit.

Lorsque je devins ton amant,  
J'étois un homme si charmant,  
Que pour un fil de mes cheveux  
Les abbesses rompoient leurs vœux.

Je roidissois comme un ballon,  
J'étois un fameux étalon,  
Et quand je mettois l'escarpin  
Je bondissois comme un lapin.

Les femmes de bon jugement  
Me faisoient toutes compliment,  
Et, devant moy, la chasteté  
Trembloit au milieu de l'été.

Le bonheur suivoit mes amours ;  
Je faisois les plus beaux atours  
Que les coquettes de Paris  
Mettent au front de leurs maris.

Sans le feu de ton cu paillard  
Je serois encore gaillard,  
Et mon priape auroit de quoi  
Arroser tes femmes et toi.

Travaille et te pourvois ailleurs ;  
Cherche des reins qui soient meilleurs ;  
Et sache si ton muletier  
Voudroit estre mon héritier.

Je connois le fond de ton cœur ;  
 Tu demandes un bon piqueur (1),  
 Qui pratique soir et matin  
 Les preceptes de l'Aretein.

Tu veux qu'on aille chaque nuit  
 Au delà du nombre de huit ;  
 Pour sept coups tu ne penses pas  
 Faire qu'un fort maigre repas.

Tu ne m'as que trop fait savoir,  
 Jeanne, qu'il n'est pas au pouvoir  
 De deux amants frais et nerveux  
 De te baiser comme tu veux.

Ma mort ne se peut différer,  
 Et je ne dois pas espérer,  
 Tant je suis las et morfondu,  
 De trépasser le nerf tendu.

Le parlement aura grand tort  
 S'il ne te condamne à la mort ;  
 Ton amour est mon assassin,  
 A ce que dit le médecin.

Mais j'agis trop cruellement.  
 Pleure mon destin seulement,  
 Et ce sera sur mon tombeau  
 Payer du sang avec de l'eau.

(1) Une note du manuscrit critique le mot *pikeur*, et propose d'y substituer *fouteur*. Il me semble évident que Maynard, grand partisan de la richesse des rimes, a mis exprès *pikeur*.

Sur la tombe où je serai mis,  
 Dis : Cy gist un de mes amis  
 Qui, sans les fougues de mon cu,  
 Auroit plus longuement vécu.

Puisque jamais femme qui n'en soit morte  
 Sous toi, Colin, n'a trémoussé du cu,  
 Que t'ai-je fait que ton zest ne se porte,  
 Sans différer, à me faire cocu ?

Jeanne, ta mise et tes discours  
 Ne sont que des afféteries,  
 Et ta carcasse est tous les jours  
 Ou du Cours ou des Thuilleries (1).

Le bordel même vous méprise ;  
 Votre con a la barbe grise,  
 Et-sent le vous m'entendez bien.

Cessez de le parfumer d'ambre ;  
 Desormais il ne vaut plus rien  
 Qu'à remplir votre pot de chambre.

Pauvre sot, puisque tu prétends  
 De subsister par ta débauche,

(1) Dans ce premier quatrain, l'auteur tutoie Jeanne : il lui dit *vous* dans les autres. Il y a évidemment une faute de copiste ; on pourrait restituer ainsi les quatre premiers vers :

Jeanne, vos mines, vos discours  
 Ne sont que des afféteries,  
 Et du Cours ou des Tuilleries  
 Votre carcasse est tous les jours, etc.

Cherche une dame du vieux temps  
Qui thésaurise et qui chevauche.

Tu ne soumets tes volontés  
Qu'aux lois de ces jeunes beautés  
De qui tout l'or est sur la jupe.

Il faut qu'un priape indigent  
Vive d'esprit, et que la dupe  
Soit un con à barbe d'argent.

---

Voyez, Charlot, comme après vous  
Je galoppe à cotte levée.  
Vous avez le foutre si doux  
Que mon âme en est captivée.

Votre jeunesse me ravit ;  
Vous me semblez plus beau qu'un ange ;  
Lorsque je songe à votre vit,  
Voilà mon con qui me démange.

Ça donc, que ce vit d'empereur  
Se mette en sa bonne posture,  
Et que sa paillarderie  
Vienne écumer dans ma nature.

J'éloigne mes yeux et mes pas  
De ceux qui m'imputent à crime  
De quoi mon lit ne se plaist pas  
A bercer un vit légitime.

Je ne prise pas un festu  
Ce que l'honneur a de merveilles :  
Pour les sermons de la vertu  
Un cu chaud n'eut jamais d'oreilles.

Je veux foutre jusqu'au tombeau,  
Sans m'affliger que l'on en gronde ;  
Aussi mon corps, quoi qu'il soit beau,  
N'est pas outil pour l'autre monde.

---

Ton front se ride et ta couleur se plombe ;  
Mets bas la honte et la timidité.  
As-tu dessein de porter sous la tombe  
La triste fleur de ta virginité ?

Ne me dis plus que ta mère est chagrine,  
Et que ses mœurs preschent une doctrine  
Qui te défend de me vouloir du bien ;

Je sais, Philis, qu'elle seroit ravie  
De faire choir un zest comme le mien  
Dans le vieux trou qui t'a donné la vie.

---

Où sont ces lits de broderie,  
Ces placards de vermeil doré,  
Et la riche tapisserie  
Dont ton logis étoit paré ?

Si tes beaux yeux versent des larmes,  
Margot, ce n'est pas sans raison ;

Les salles où l'on fait des armes  
Sont l'image de ta maison.

Ta misère est si manifeste,  
Que tu n'as pièce qui te reste  
De ton pompeux ameublement.

Et, quand ton ami te chevauche,  
Un pot de chambre seulement  
Est le tesmoin de sa débauche.

---

Adieu, Lise, je vais descendre  
Où Malherbe fait des chansons,  
Pour divertir l'horrible gendre  
De la déesse des moissons (1).

On a beau dire que le sage  
Suit le destin sans murmurer ;  
J'appréhende ce long voyage  
Et voudrois bien le différer.

Quand j'aurai passé le Cocyte,  
Il est juste que je visite  
Les mânes de votre cocu,

Pour luy dire en quelle posture  
Vous m'avez, à grands coups de cu,  
Fait tomber dans la sépulture.

---

Pierre, ce Gascon enragé,  
D'un si beau vit est partagé,

(1) Pluton, qui enleva Proserpine, fille de Cérés.

Et d'une mentule si grande  
 Que la nouveauté m'en ravit ;  
 Car, ô prodige ! lorsqu'il bande,  
 Il peut se moucher de son vit (1).

---

L'Almanac dit que, pour certain,  
 Un prompt rhume doit cette année  
 Ravir la plus grande putain  
 Qui, depuis que Venus est née,  
 Ait mis son corps à l'abandon.  
 Allez à confesse, Renée,  
 De peur de mourir sans pardon.

(*Cresme des bons vers.*)

---

### EPIGRAMMES

*Tirées du recueil publié par Maynard à Tolose,  
 1658, in-8°.*

Catin jure que son bonhomme  
 Au lieu de lui faire l'amour  
 Luy parle de la vieille Rome  
 Du soir jusques au point du jour.

L'esprit de la pauvre abusée  
 Se trouve plein chaque matin

(1) Imité de Martial.

Un poète moderne l'a traduit ainsi :

D'un nez, d'un vit si longs, Papilus est orné  
 Qu'il peut flairer sa pine et se foutre le né.

Des mazes du Colysée  
Ou des thermes de Constantin.

Elle a résolu de luy dire :  
Guy, souffre que je me retire,  
Ou cherche un plus doux entretien.

Ton affaire n'est rien qui vaille :  
Un corps jeune comme le mien,  
Se doit-il payer d'antiquaille ?

---

Tu penses avoir raffiné  
L'art d'écrire de bonne grâce,  
Et prétends d'estre couronné  
Du plus beau laurier de Parnasse.

Défais toy de ta vanité,  
Prends des sentimens légitimes ;  
Euterpe est une déité  
Qui ne veut point de tes victimes.

Le dieu qui montre aux yeux de tous  
Ce que la coquette demande (1),  
Robin, ne garde plus nos choux  
Que pour t'en faire une guirlande.

---

Fuy le jour ; demeure caché  
Et songe à faire pénitence ;

(1) Priape.

Tu mérites une potence  
Plus justement qu'un évêché.

Colinet, docteur à faux titre,  
Si tu désirois qu'une mitre  
Se vist prise à tes hameçons,

Tu fis une haute sottise  
De vendre le bien de l'Église  
Pour acheter de beaux garçons.

---

Paul, la rougeur de ton visage  
Vient d'un sang qui n'est pas subtil,  
Et la prudence est un outil  
Dont ton âme ignore l'usage.

Au lieu de fréquenter le cours  
Où tes ridicules amours  
Sont la fable de nos coquettes,

Si tu comprenois mes raisons,  
Tu ferois au son des cliquettes  
Danser les petites maisons.

---

## ÉPIGRAMMES

*Extraites de l'édition des Oeuvres de Maynard.*  
Paris, 1646. In-4°.

## ÉPIGRAMME.

Que penses-tu faire de moy ?  
N'espère pas que je te baise ;  
Lise, un courtisan du feu roy  
Ne sçauroit moderer ta braise.

Mon teint a pris une couleur  
Qui fait que le miroir m'estonne,  
Et tout ce que j'ay de chaleur  
La fièvre ou l'ambre me le donne.

Laisse-moy songer au tombeau,  
Et cherche un amy jeune et beau  
Par qui tu sois mieux divertie.

C'en est fait ; l'âge m'a vaincu,  
Et je suis mort en la partie  
Qui fait la garce et le cocu (1).

(1) Cette dernière pensée est tirée de l'*Arétin*. Voir aux Priapées.

## ÉPIGRAMME.

Lise, tu marches nuict et jour  
Sous la foy d'une macquerelle,  
Et quand je te parle d'amour,  
Tu baisses les yeux en pucelle.

Je croy bien que tu l'as esté,  
Mais non pas qu'il t'en ressouvienne :  
Jamais fleur de virginité  
Ne dura si peu que la tienne.

Tu dis pourtant que j'ay grand tort  
De te persécuter si fort,  
Pour te ravir un si beau gage.

Que tes discours sont impudents !  
Perdis-tu pas ton pucelage  
Avecque tes premières dents ?

## ÉPIGRAMME.

Ton infortune se descouvre  
Par l'estoffe de ton pourpoint,  
Et vrayment tu ne devrois point  
Monstrer tes guenilles au Louvre.

Oh ! que tu serois bien vestu,  
Mon cher amy, si ta vertu  
N'eust choqué l'esprit de ton maistre.

Tu n'es habillé de bureau  
 Que pour avoir refusé d'estre  
 Son flatteur et son macquereau.

---

## ÉPIGRAMME.

Si vos blâmes piquans et faux  
 Me font plus longuement la guerre,  
 Je feray chanter vos deffauts  
 A toutes les voix de la terre.

Bien qu'avec des mots concertez  
 Vous juriez que les voluptez  
 N'ont point de ragoust qui vous plaise,

Sans estre sorcier ny devin,  
 Je sçay, Perrette, qu'on vous baise  
 Pour une bouteille de vin.

---

## ÉPIGRAMME.

Pourquoy mettez-vous tant de peine  
 A vous coiffer de faux cheveux ?  
 Vieille, mon amour est trop vaine  
 Pour vous honorer de ses vœux.

Le cours des ans qui tout moissonne  
 Vous fait si laide que personne  
 Ne veut se mettre dans vos fers.

Mes lacquais vous ont refusée,  
 Et si l'on ne baise aux enfers  
 N'esperez plus d'estre baisée.

---

 ÉPIGRAMME.

Il n'est homme en l'univers  
 Qui ne me couvre de blâme,  
 S'il estime que mes vers  
 Soient l'image de mon âme.

Ils appellent le blanc blanc (1),  
 Leur langage net et franc  
 Fait la figue à la contrainte.

Je l'advoue, il est certain :  
 Ma plume (2) est une putain,  
 Mais ma vie est une sainte (3).

---

 ÉPIGRAMME.

L'Amour est un dieu mercenaire ;  
 Les dames vendent leur beauté,  
 Et leur industrie ordinaire  
 Joint le gain à la volupté.

(1) J'appelle un chat un chat.

BOILEAU.

(2) Var. : Ma muse.

(3) Lasciva est nobis pagina ; vita proba.

MARTIAL.

Il faut que la finance joue ;  
 Autrement elles font la moue  
 Aux amants qu'elles ont vaincus.

Vive, vive la macquerelle  
 Que vulgairement on appelle  
 Une bourse pleine d'escus !

---

 PIÈCES

*Tirées du Recueil des plus beaux vers de MM. Mal-  
 herbe, Racan, etc. Paris, 1627. In-8°.*

## ÉPIGRAMME.

Que ton front est coupé de rides,  
 Que tes cheveux deviennent gris,  
 Que tes lèvres se font arides  
 Et que tes bras sont amaigris!

Vrayment, Lise, je te regrette :  
 La vieillesse est bien indiscrete  
 De t'avoir saisie au collet.

Tes esbats ne peuvent renaistre  
 Si tu n'achettes du valet  
 L'amour que tu vendois au maistre.

---

## EPIGRAMME.

Tu veux qu'on t'ayme constamment  
Et d'une amour démesurée.  
Mais ta jeunesse est demeurée  
Dans les ans du vieux testament.

Tes yeux ne sont plus homicides,  
Ton front est honteux de ses rides  
Et cherche l'ombre d'un bandeau.

Qu'un chapelet soit ton refuge :  
Tu fondas le premier bordeau  
Qu'on bastit après le déluge.

## ÉPIGRAMME.

Lise, que le gain rend commune  
Et que l'artifice embellit,  
Le revenu de vostre lit  
Vous a mise dans la fortune.

Si la raison guide vos sens,  
Bruslez une moisson d'encens  
Dessus les autels de Priape.

Vous disposez de ses bontez,  
 Et ce dieu fait que vous portez  
 Trois couronnes comme le pape.

---

## ÉPITAPHE.

Icy repose en paix Pierre, dont la hauteur  
 Eust servy de modèle à former un colosse;  
 Des coureurs de malette il fut le protecteur,  
 Et jamais son humeur n'ayma que playe et bosse.

Qu'un chancre invétééré, cher présent du bordeau,  
 Ait mis fin à sa vie et non pas le cordeau,  
 C'est un regret pour moy qui jamais ne s'achève.

Si le gibet infame eust terminé ses jours,  
 Son bel esprit sans doute eust faict un grand discours  
 Du mespris de la mort aux anges de la Grève.

---

## ÉPITAPHE.

Ce funeste sepulchre enserre  
 Le corps d'un soldat lymosin  
 Qui pour appauvrir son voisin  
 A souvent souhaicté la guerre.

Sa femme gist auprès de luy  
 Qui ne receust pas grand ennuy  
 De voir renaistre nos querelles,

En ceste humeur elle a vescu  
Pour enrichir les macquerelles  
Du butin de son vieux cocu.

---

## PIÈCES DE MAYNARD

*Extraites du Cabinet Satyrique.*

## AUX DAMES.

Dames de qui la vanité  
Est d'estre l'exemple des chastes,  
Pour faire que l'éternité  
Grave vostre gloire en ses fastes,  
Et qu'aux yeux de tout l'univers  
Vos vertus soient une merveille,  
Gardez-vous de lire ces vers,  
Ils foutent les gens par l'oreille.

(*Cabinet satyrique*, pag. 4, tom. I,  
édit. de Gand, Duquesne.)

---

## SUR LE DIFFÉRENT APPÉTIT DE QUELQUES DAMES.

La cour qui jadis me ravit  
A ceste heure m'est importune;  
Je la quitte et de mon seul vit,

Je veux attendre ma fortune,  
 Car Alix en faict tant de cas  
 Qu'elle me promet deux ducats,  
 Beaucoup plus que je ne souhaicte,  
 Si dix fois la nuict je la fous :  
 Belle, vostre affaire est faicte,  
 Comptez l'argent et trousssez-vous.

(*Cabinet satyrique*, pag. 58, tom. I,  
 même édition.

---

Robin qui chassoit aux chenilles,  
 Et en faisoit grand peur aux filles,  
 Avait son engin fort petit.  
 Un jour, estant en appétit  
 De se jouër avec Clarice,  
 Il luy mit son cas sur la cuisse :  
 Ha! dit-elle avec un grand cry,  
 Ostez moy cela, je vous prie.  
 Robin luy dit : Qu'as-tu, ma fille?  
 C'est mon cas que tu sens, mon cœur.  
 Hélas! dit-elle, j'avois peur  
 Que ce ne fust une chenille.

(*Cabinet satyrique*, pag. 59, tom. I.)

---

## STANCES.

Beauté sans pair et sans seconde,  
Suyvant l'abus où vit le monde,  
Quand l'autre jour remply d'ardeur  
Je vous pressois de courtoisie,  
Vous repaissiez ma fantaisie  
Des contes vains de vostre honneur.

Pauvrette à vous mesme contraire,  
C'estoit là bien loin de m'attirer,  
Et par un appétit glouton,  
Au jeusne où votre con se treuve,  
Vouloir faire une fine espreuve  
Si je suis bélier ou mouton.

Vous eussiez eu de la semence  
D'un vit dont la grandeur immense  
N'eut jamais de comparaison,  
Et qui sçait en quelle posture  
Il faut chatoüiller la nature  
Aux femmes de bonne maison.

Vous avez beau faire la froide,  
Vous sçavez qu'il est grand et roide,  
Et qu'il n'est femme d'aujourd'huy  
Ny dévotte si peu crédule  
Que la paillardise n'accule  
Quand elle entend parler de luy.

Les plus belliqueuses provinces  
 Jurent par les glaives des princes  
 A qui le ciel les asservit ;  
 Et dedans les bordeaux publiques  
 Les putains les plus impudiques  
 Ne font serment que par mon vit.

N'estoit que vous estes guettée  
 Vous vous seriez desjà jettée  
 Sur quelque vit bien assorty  
 Comme un chat poussé de famine,  
 Quand personne n'est en cuisine,  
 Se jette dessus le rosty.

Sans le soupçon et la colère  
 De ce mary qui vous esclaire  
 D'un oeil méfiant et malin,  
 Belle, à qui mon ame est soubmise,  
 Je sçaurois si vostre chemise  
 Est faicte de chanvre ou de lin.

Ceste jalousie importune  
 Me faict plaindre de ma fortune  
 Et couler mes jours sans douceur ;  
 C'est luy qui nos plaisirs diffère  
 M'empeschant de vous pouvoir faire  
 Ce que Jupin faict à sa sœur.

Mais non, c'est vostre humeur craintive  
 Qui vous détient si fort captive,  
 Que vous n'osez pas vous mouvoir.

Vay-je chez vous, le cœur vous tremble,  
Et dès aussi tost il vous semble  
Que tout prend des yeux pour me voir.

Quoy qu'un jaloux vous mette en garde,  
Il ne faut pas qu'il vous retarde  
De courir après vos plaisirs :  
Quand l'amour dans un cœur habite  
Est-il obstacle qui n'évite  
Le mouvement de ses désirs?

Vous craignez que ce frénétique  
S'il sçavoit la douce pratique,  
De nos secretes privauttez  
Laschant à ses fureurs la bride,  
Ne fist par un double homicide  
Finir ma vie et vos beauttez.

Il est de nature si bonne,  
Qu'il n'a jamais occis personne,  
Et croy je d'avoir entendu,  
De ceux qui souvent le practiquent,  
Qu'il pardonne aux pous qui le picquent,  
De crainte d'en estre mordu.

S'il nous trouvoit dans vostre couche  
Flanc dessus flanc et bouche à bouche,  
Foutant tous deux à qui mieux mieux,  
Il est si bénin que j'estime  
Qu'il laisseroit de nostre crime  
La vengeance au vouloir des dieux.

Puis du ciel il faict trop de compte  
 Pour désirer qu'une mort prompte,  
 Sans repentir et sans remors,  
 De nos beaux jours coupast les trames ;  
 Si bien que pour sauver nos ames  
 Il pardonneroit à nos corps.

Tandis que la barbe dorée  
 De vostre con est adorée,  
 Avec beaucoup de passion  
 Recevez poulets et messages,  
 Et suyvant l'advis des plus sages  
 Chevauchez sans discrétion.

L'insensible cours des années,  
 Par qui les choses sont bornées,  
 Vous ravira tous vos appas,  
 Vous ferez horreur à vous mesme,  
 Et vostre face, seiche et blesme,  
 Sera l'image du trépas.

Partout on vous fera la mouë,  
 Vos tétins moins prisez que bouë  
 Vous tomberont sur les genoux :  
 Vous puerez pire que moruë,  
 Et si vous marchez dans la ruë  
 Les enfans crieront après vous.

Vostre con de jeune pucelle,  
 Qui tient maintenant en cervelle  
 Tous les fouteurs de l'univers,

Réduit sous une sépulture,  
N'aura pas meilleure aventure  
Qu'estre gamahuché des vers.

Qui perd le temps fait trop de perte,  
Foutez, foutez à porte ouverte,  
Et si vostre espoux se desplaist  
De voir sur son front cornes naistre,  
Dites luy qu'on ne peut pas estre  
Aussi sobre à foutre qu'il est.

Si vous foutez par tout le monde,  
Des malheurs dont le siècle abonde,  
Léger vous sera le fardeau ;  
Et quand vous cesserez de vivre,  
Vous serez eslevée en cuivre  
Au plus digne endroit du bordeau.

Bannissez donc toute vergogne,  
Et mettez vos reins en besogne  
Sans faire ças des médisans ;  
Heureux qui, malgré leur envie,  
Sçait cueillir les fructs de la vie  
Dans la belle saison des ans !

(*Cabinet satyrique*, pag. 82, tom. I.)

## ÉPIGRAMME.

On dit qu'une reine de Crète  
 Dont Dédale fut macquereau,  
 D'une passion indiscreète  
 Brusla jadis pour un taureau.  
 Je le croy certes, puisque Jeanne  
 Souspire aujourd'huy pour un asne.

(*Cabinet satyrique*, page 149, tome 1.)

## STANCES CONTRE UN JALOUX.

Il est temps que l'Amour, d'une belle couronne  
 De myrthe et de laurier mes cheveux environne.  
 Je tiens entre mes bras, après tant de mespris,  
 La belle qui m'a pris.

Je tiens ceste beauté qui n'a point de seconde,  
 De qui les beaux cheveux captivent tout le monde.  
 Car quelle ame assez forte a jamais évité  
 Ceste captivité?

Malgré tous les aguets d'une troupe importune  
 De valets ennemis de ma bonne fortune,  
 Et les empeschemens d'un frère et d'une sœur,  
 J'en suis le possesseur.

Cest ombrageux mary qui la tient enfermée,  
Et qui va la preschant de bonne renommée  
Sans que de mes desseins il se soit apperçu,  
A ceste heure est déçu.

Sot et simple qu'il est, il pense qu'une porte  
Dont il porte la clef rend sa chambre assez forte  
Pour repousser l'amour, et qu'il n'est pas besoin  
D'en prendre plus de soin.

Hélas ! il monstre bien qu'il n'a pas cognoissance  
De ceste deité non pareille en puissance,  
Et que les tours d'airain n'eurent rien d'assez fort  
Pour dompter cest effort.

Mais qui peut estimer une femme infidelle [pelle,  
Qui vous baise à tous coups, qui son cœur vous ap-  
Qui faiet mille sermens, vous cognoissant jaloux,  
De n'aymer rien que vous ?

Qui dit que les brillans ne parent point sa teste  
Afin que leur beauté quelque mignon arreste,  
Mais pour vous empescher d'avoir jamais subject  
De suyvre un autre object ?

Qui tout le long d'un jour fera la courroussée  
Et vous accusera de l'avoir délaissée,  
Pour en servir un autre à qui vostre valet  
A donné le poulet ?

Madame a sçeu si bien, par ces beaux artifices,  
Tromper de son fascheux la ruse et les malices,

Qu'il la croit maintenant unique en loyauté  
De mesme qu'en beauté.

Il croit que toute nuit dans son lict elle pleure,  
Plaignant à tous propos sa trop longue demeure  
Et les secrets d'État dont le soin important  
L'oblige à veiller tant.

Cependant je la tiens et la baise et rebaise,  
Embrassant ce beau corps, et touche tout à l'aise,  
Sans que sa main s'oppose à mon ardent dessein,  
Les neiges de son sein.

Ses douces privautez sont si pleines de charmes,  
Que je bénis mon mal et condamne mes larmes;  
Car pourroit-on payer avec trop de tourment  
Un tel contentement?

A force de plaisir souvent elle se pasme;  
Alors par un baiser je luy redonne l'ame  
Et fais que son bel œil, qui sembloit endormi,  
Se désille à demy.

Puis, dès que mes désirs me donnent du relasche,  
J'admire les beautez que sa robe nous cache,  
Et dis en les voyant : Nature n'a point fait  
Rien qui soit si parfait!

Mais tandis qu'à plaisir ce beau corps je descouvre,  
Voicy nostre fascheux qui s'en revient du Louvre,  
Bien marry que le jour paroisse dans les cieux  
Sans qu'il ait clos les yeux.

De peur d'estre surpris, soudain je me retire ;  
Je suis si fort pressé qu'à peine puis-je dire :  
Beauté, qui tiens ma vie et ma mort en ta main,  
Adieu jusqu'à demain!

(*Cabinet satyrique*, pag. 155, tom. I.)

---

SONNET CONTRE PHILIS.

Ce pouvoir infiny, par qui tout se gouverne,  
Jamais ne sera t'il le but de tes amours ?  
Misérable Philis, veux-tu vivre tousjours  
Un pied dans le bordel, l'autre dans la taverne ?

Va, dans la triste horreur d'une sombre caverne,  
Des anges bienheureux implorer le secours,  
Et mets en ton esprit de si dévots discours,  
Qu'ils puissent t'arracher des griffes de l'Averne.

Casse de ton miroir l'infidelle cristal,  
De tes biens mal acquis enrichis l'hospital,  
Et que tousjours ton ame ait quelque sinderese.

Voilà pour inviter les fureurs de ton Dieu  
A te donner le ciel et te marquer un lieu  
Au-dessus du placet de la mère Thérèse.

(*Cabinet satyrique*, pag. 176, tom. I.)

## ÉPIGRAMME.

Iris dans les eaux de ses yeux  
 Submerge ses lys et ses roses  
 Et dit beaucoup d'étranges choses  
 Contre l'injustice des cieux.

Ne pensez pas qu'elle se plaigne  
 D'avoir perdu sa belle enseigne,  
 Son carquan et ses bracelets.

Non, non, la cause de sa peine,  
 C'est la mort d'un de ses valets  
 Qui foutoit six coups d'une haleine.

(*Cabinet satyrique*, pag. 176, tom. I.)

---

## ÉPIGRAMME.

Belle, dont les yeux m'ont vaincu,  
 De sçavoir si Jean est cocu  
 Vous avez une forte envie.  
 S'il est cocu, je n'en sçay rien,  
 Mais je sçay bien que de sa vie  
 Il n'a baisé femme de bien.

(*Cabinet satyrique*, pag. 252, tom. I.)

---

## ÉPIGRAMME.

Ce jaloux à barbe rasée  
Ne chemine que par compas ;  
Vist-il sa maison embrasée  
Il n'en daigneroit faire un pas :  
Lorsque devant luy je m'incline ,  
Saluant mesme son mulet,  
Il me faict une triste mine ,  
Comme si j'estois son valet.  
Jamais pourtant je ne m'en picque ;  
Car le bonhomme a bien raison  
De me traiter en domestique,  
Puisque je couche en sa maison.

(*Cabinet satyrique*, pag. 233, tom. I.)

## ÉPIGRAMME.

Jean, tant que vous avez permis  
A vostre compagne fidèle  
De voir librement vos amis,  
Homme vivant n'a voulu d'elle.

Mais depuis que vous la guettez,  
Chascun, pour charmer ses beautez,  
Tasche d'ajuster sa rotonde.

Dites donc, monsieur le jaloux,  
Eust elle peu trouver au monde  
Un macquereau meilleur que vous?

(*Cabinet satyrique*, pag. 234, tom. I.)

---

ÉPIGRAMME.

Il n'estoit personne en la ville  
Qui par amour eust chevauché  
Sa femme, au déduict si habile,  
Bien qu'elle fust à bon marché.  
Mais plus un bien est difficile,  
D'autant plus il est recherché,  
Et sitost qu'il ferma boutique  
Un chacun d'amour s'en éprit.  
Par son martel elle eut pratique,  
Puis dites qu'il n'a point d'esprit!

(*Cabinet satyrique*, pag. 234, tom. I.)

---

*Pour un peintre qui s'estoit acquis de la réputation  
par le portraict de Diane.*

ÉPIGRAMME.

Peintre, que tous les bons esprits  
Honorent de tant de louanges,  
Que ce n'est plus qu'avec mespris  
Qu'il se parle de Michel-Ange,

Je ne reste plus estonné  
Que ta Diane t'ait donné  
Une gloire si recogneuë.  
Amy, qui ne juge à ton front  
Que ton œil, trop hardiment prompt,  
A veu ceste deité nuë?

(*Cabinet satyrique*, pag. 255, tom. I.)

---

ÉPIGRAMME CONTRE UNE VIEILLE.

Lise, vos beaux jours sont finis,  
Vos yeux sont cavez et ternis,  
Et si quelque valet vous offre  
La fidélité de ses vœux,  
C'est plus pour l'or de vostre coffre  
Que pour celuy de vos cheveux.

(*Cabinet satyrique*, pag. 308, tom. I.)

---

SATYRE CONTRE UNE VIEILLE RIDÉE.

Vieille médaille dédorée,  
Quelle rage démesurée,  
Avecques ce pas si hasté,  
Vous faict venir dedans ma chambre,  
Vous qui sentez le musc et l'ambre  
Ainsi qu'un formage gasté?

Proche espoir de la sépulture,  
Cherchez ailleurs vostre aventure,  
Et gardez vos mourans attraiets  
Et vostre mine mal bastie  
Pour desbaucher la modestie  
De quelque porteur de cotrets.

Sortez de céans, je vous prie,  
Autrement tout haut je m'escrie :  
Au meurtre, à la force, au secours !  
Mon vit, délicat et modeste,  
Veut autre chose que le reste  
Du bordel et des carrefours.

Faictes la belle et l'agréable,  
Vostre amitié n'est désirable  
Qu'à quelque soldat indigent  
Qui, tandis qu'il attend la monstre  
Paslit de peur à la rencontre,  
Du commissaire ou du sergent.

Avec vos mines renfroignées,  
Si vous ne donniez à poignées  
Les pistoles à vos fouteurs,  
Vostre con, c'est chose certaine,  
Seroit l'ordinaire quintaine  
De nos seigneurs les crocheteurs.

Vostre laide et hideuse trogne  
Comble de honte et de vergogne  
Les ames de vos favoris ;  
Et j'estime qu'il est croyable

Qu'ils trouveroient moins effroyable  
Le Moine bourru de Paris.

Vous estes si fort charbonnée,  
Qu'il n'est si noire cheminée  
Qui n'ait plus que vous de blancheur,  
Et vostre visage de crottes  
A plus de rides que les bottes  
D'un postillon ou d'un pescheur.

Vous ridez vostre face maigre  
Ainsi qu'un chien qui boit vinaigre,  
Ou qui du fouet est accueilly,  
Et vostre plate et large oreille  
Me semble estre toute pareille  
A celle d'un vieil cuir bouilly.

Vostre nez, en poison fertile,  
Est un nez qui toujours distille  
La roupië sur vos habits ;  
On luy donneroît la louange  
D'estre faict sur le pont au Change,  
A le voir couvert de rubis.

Vos tétins, dont la peau craquette  
Comme laurier qu'au feu l'on jette,  
A toucher ne sont point plus doux  
Que le dessus d'un vieux registre,  
Et, comme un bissac de belistre,  
Ils vous tombent sur les genoux.

Chez vous, il n'est point de muraille  
Que le rhume qui vous travaille

N'ait couverte de vos crachats ;  
Et de vostre bouche édentée  
Il sort une odeur infectée  
Qui faict esternuer les chats.

Et puis vostre dysenterie,  
Qu'on ne verra jamais guérie,  
Quoy qu'ordonne le médecin,  
Vous faict embrener vostre linge  
Et, d'une grimace de singe,  
Vomir l'ame dans un bassin.

Cest age n'aura que des bestes  
Pour cognoistre ce que vous estes,  
Ou dans peu de mois je m'attends  
Vous voir en habit de tripière,  
Peinte en un estendart de bière,  
Boire à la santé du bon temps.

On dit que vostre pucelage,  
De quelques rustres de village  
Au temps jadis fut le butin,  
Et qu'avecque ceste canaille  
Vous exerciez dessus la paille  
Les postures de l'Arétin.

Je sçay que vous estes fenduë  
D'un con de si large estendue  
Que quasi j'oserois jurer  
Que les secrets de l'industrie  
De toute la géométrie  
Auroient peine à le mesurer.

Pour bien remplir ceste ouverture,  
Le bruiet est que, contre nature,  
Vous vous portez à des efforts  
Dignes des flammes du tonnerre,  
Vous donnant d'un engin de verre  
Droit dedans le milieu du corps.

Ce n'est que par la seule crainte  
De voir vostre charnure empreinte  
Du mal que l'on gagne au bordeau  
Et qui vous est si fort nuisible,  
Qu'Amour, au cœur tendre et sensible,  
Ne veut plus oster son bandeau.

Depuis la premiere journée  
Qu'au bordel vous fustes menée  
Pour bransler doux et pisser blanc,  
Que vostre souplesse lubrique  
A de maint vase spermatique  
Bien souvent fait traire le sang!

Si du tombeau qui les enserre  
Nos pères revenoient sur terre,  
O! qu'ils vous iroient haut vantant!  
Les pistaches qu'ils avoient prises  
Pour assouvir leurs convoitises  
Les tuoient tous en vous foutant.

Quand vous dites, petite More,  
Que l'on ne verra plus encore  
Vostre âge du printemps sorty,  
Qui croiroit à vostre langage

Si vous n'aviez ride au visage  
Qu'il ne vous donne un démenty.

Vostre vieillesse est évidente,  
Et vous estes fort imprudente  
De la nier si constamment :  
Vous estiez avant le déluge,  
Et n'est homme qui ne vous juge  
Seule estre du Vieux Testament.

Vos enfans dignes de mémoire,  
Pour bien manger et pour bien boire,  
Dont jamais ils ne furent las,  
Moururent au siège de Troye,  
Se gourmant, pour un quartier d'oye,  
Contre un laquais de Ménélas.

Sont ce pas des qualitez rares,  
Pour obliger les plus barbares  
A vous soumettre leur fierté?  
Ne sont ce pas de puissans charmes,  
Pour des mains m'arracher les armes  
Dont je défends ma liberté?

O! que vous estes importune  
De me parler de la fortune  
Et des vertus de vos ayeux!  
Croyez vous que, bien que leur gloire  
Ait une place dans l'histoire,  
Mon cœur vous en aymera mieux?

Pour vous je n'ai que de la glace,  
Et les flambeaux de vostre face

N'eschauffent point mes volontez :  
Mon humeur est de telle sorte  
Que jamais elle ne m'emporte  
De rechercher vos qualitez.

Je serois plutost idolastre  
De quelque bergère folastre  
Au poil doré, au teint vermeil,  
Que de tout vostre parentage,  
Eussiez-vous mesme l'avantage  
D'estre l'ayeule du soleil.

Monstre aux monstres mesmes horrible,  
Vous avez plus de trous qu'un crible,  
Et plus d'ans qu'un siècle de jours :  
Donc, sans faire la plus jolie,  
Déportez vous de la folie  
De vos impudiques amours.

Cessez de servir de risée,  
Et d'un vif repentir brisée  
Dans un cloistre allez vous jeter ;  
Vos desbauches ainsi finies  
Mériteront qu'aux litanies  
Le pape vous fasse adjouter.

Que s'il n'est rien qui vous excite  
A courir après le mérite,  
Et la gloire de la vertu,  
Puissiez vous un jour rendre l'ame,  
Dans un lieu de honte et de blasme,  
Pour n'avoir pas assez foutu.

Si votre vieillesse courbée  
 En ces temps est enfin tombée  
 Dans l'éternelle obscurité,  
 Sur vos cendres je veux écrire  
 Ces six vers, pour les faire lire  
 Aux yeux de la postérité :

Passant, c'est le séjour funeste  
 D'une femme pire que peste,  
 Du bordel le glaive et l'escu ;  
 Ne foule point son mausolée :  
 La pauvre fut assez foulée  
 Durant le temps quelle a vescu.

(*Cabinet satyrique*, pag. 1, tom. II.)

---

LA DEMANDE CURIEUSE.

Une jeune femme espousée  
 S'enquit d'une vieille rusée.  
 Dites, ma mère, à vostre avis,  
 Les hommes sont-ils si ravis  
 Quand ils foutent, et ont ils bien  
 Autant que nous d'aise et de bien ?  
 — Je croy, respond la macquerelle,  
 Que leur douceur est toute telle,  
 Mais elle passe comme vent.  
 — Je m'estonne donc, dit la belle,  
 Qu'ils ne nous foutent plus souvent.

(*Cabinet satyrique*, pag. 235, tom. II.)

---

## PIÈCES DE MAYNARD

*Extraites du Parnasse satyrique.*

## ÉPIGRAMME.

Lorsqu'Anthoinette eut veu que, malgré son désir,  
 Son drôle à foutre en cul prenoit tout son plaisir,  
 Et que son con vivoit oisif et solitaire :  
 Que fais-tu, infidelle ? ô perfide assassin ?  
 J'ai plus besoin d'un vit que non point d'un clystère.  
 Je demande un fouteur, non pas un médecin.

*(Parnasse satyrique, pag. 37, tom. I.)*

## ÉPIGRAMME.

En présence de son mary,  
 Jeanneton me crie et dit rage :  
 Celui qui n'en est pas marry  
 Prend le fait à son avantage.

Pauvre Jean, tu n'entends le point.  
 Aussi est ce un trop grand mystere :  
 Qui ne se deult ne se plaint point,  
 Qui sent du mal ne se peut taire.

*(Parnasse satyrique, pag. 197, tom. I.)*

## ÉPIGRAMME.

Afin de me rendre imité,  
 Par toute la race future,  
 Je sacre à l'immortalité  
 Ce mien fait par ceste esriture :  
 C'est que, sans forcer ma nature,  
 Sans manger chapons ny faisans,  
 Ny pigeons aux amours duisans,  
 Et sans me mouvoir la pensée,  
 J'ay debout depuis quatorze ans  
 Foutu cinq coups d'une dressée.

(*Parnasse satyrique*, pag. 13, tom. II.)

## ÉPIGRAMMES.

D'un sang grossier vous estes faite,  
 Prenez donc au poing la cliquette,  
 Et vous en servez d'esventail :  
 Non que personne ne s'abuse,  
 On vous devoit mettre recluse  
 Et vous loger en l'hospital.

Hé ! voyez que le page est maigre,  
 Las ! il ne boit que du vinaigre,  
 Merveille qu'il a tant vescu ;  
 Son pain est dur comme une souche,  
 Et la chair qu'on prend par la bouche  
 L'escuyer luy met par le cu.

Toute la marque de noblesse  
Qui est chez vous, prend son adresse  
De vous, madame, seulement ;  
Car vostre mary à toute heure  
Va prêtant le bien à usure,  
Vous le prestez fort librement.

(*Parnasse satyrique*, pag. 72, tom. II.)

---

## ÉPIGRAMME.

Deux dames près d'une riviere  
Parloient d'amour et de son jeu :  
Il est bon, se dit la premiere,  
Mais le plaisir dure trop peu,  
Et puis l'action ordinaire  
Est si sale après la façon !  
— Ma foy, répondit la derniere,  
Court et vilain, mais il est bon.

(*Parnasse satyrique*, pag. 118, tom. II.)

---

## POUR UNE JEUNE DAME.

## SATYRE.

Belle, qui sans plaisir foutez ,  
 Prenant plaisir quand vous frottez  
 Vostre doigt contre vostre motte,  
 Laissez ce plaisir imparfait,  
 Et d'un vit aussi long qu'un trait  
 Permettez moy que je la frotte.

Moi, je suis un brave fouteur,  
 Qui va de courage et de cœur,  
 Ayant quelque belle Angelique ;  
 Mais, si le subject n'est pas beau,  
 J'ayme bien mieux contre un poteau  
 A mon aise bransler la pique.

Le plaisir d'amour est si doux.  
 Belle, pourquoy ne foutez vous ?  
 On a bien foutu pour vous faire.  
 Pour moy je veux foutre en tous lieux,  
 Deussay-je perdre les deux yeux,  
 Ayant un vit de quoy le faire.

Mesmes, je veux dedans l'enfer  
 Foutre en despit de Lucifer,  
 De Pluton et de Proserpine,  
 Et le grand diable et les petits  
 Pour assouvir les appétits  
 Qui foutimassent ma poitrine.

(*Parnasse satyrique*, pag. 119, tom. II.)

## ÉPIGRAMME.

Habilement elle s'accorde  
A faire son mary cocu,  
Ayant d'un vit miséricorde  
Comme un advocat d'un escu.

(*Parnasse satyrique*, pag. 151, tom. II.)



CHAPTER

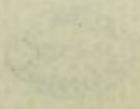
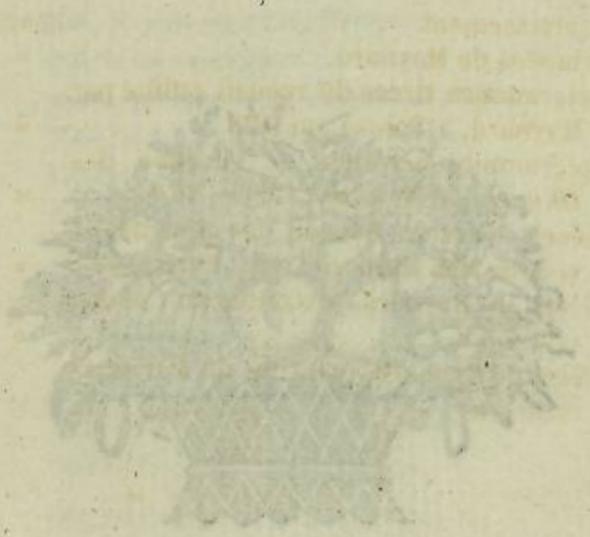
Of the ...

A ...

...

...

...



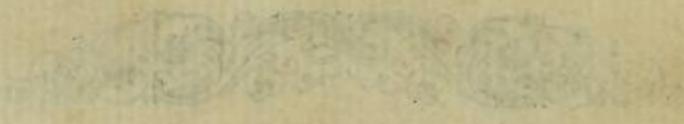


## TABLE DES MATIÈRES.

---

Avertissement. . . . .	page	3
Priapées de Maynard . . . . .	»	5
Epigrammes tirées du recueil publié par Maynard, à Tolose, en 1638 . . . . .	»	35
Epigrammes extraites de l'édition des <i>OEuvres de Maynard</i> , Paris, 1646 . . . . .	»	36
Pièces tirées du Recueil des plus beaux vers de MM. Malherbe, etc., Paris, 1627. . . . .	»	40
Pièces de Maynard, extraites du <i>Cabinet satyrique</i> . . . . .	»	45
Pièces de Maynard, extraites du <i>Parnasse satyrique</i> . . . . .	»	65

---



TABLI DES MATIERES

1	Introduction
2	Le plan de l'ouvrage
3	Le plan de l'ouvrage
4	Le plan de l'ouvrage
5	Le plan de l'ouvrage
6	Le plan de l'ouvrage
7	Le plan de l'ouvrage
8	Le plan de l'ouvrage
9	Le plan de l'ouvrage
10	Le plan de l'ouvrage
11	Le plan de l'ouvrage
12	Le plan de l'ouvrage
13	Le plan de l'ouvrage
14	Le plan de l'ouvrage
15	Le plan de l'ouvrage
16	Le plan de l'ouvrage
17	Le plan de l'ouvrage
18	Le plan de l'ouvrage
19	Le plan de l'ouvrage
20	Le plan de l'ouvrage
21	Le plan de l'ouvrage
22	Le plan de l'ouvrage
23	Le plan de l'ouvrage
24	Le plan de l'ouvrage
25	Le plan de l'ouvrage
26	Le plan de l'ouvrage
27	Le plan de l'ouvrage
28	Le plan de l'ouvrage
29	Le plan de l'ouvrage
30	Le plan de l'ouvrage
31	Le plan de l'ouvrage
32	Le plan de l'ouvrage
33	Le plan de l'ouvrage
34	Le plan de l'ouvrage
35	Le plan de l'ouvrage
36	Le plan de l'ouvrage
37	Le plan de l'ouvrage
38	Le plan de l'ouvrage
39	Le plan de l'ouvrage
40	Le plan de l'ouvrage
41	Le plan de l'ouvrage
42	Le plan de l'ouvrage
43	Le plan de l'ouvrage
44	Le plan de l'ouvrage
45	Le plan de l'ouvrage
46	Le plan de l'ouvrage
47	Le plan de l'ouvrage
48	Le plan de l'ouvrage
49	Le plan de l'ouvrage
50	Le plan de l'ouvrage
51	Le plan de l'ouvrage
52	Le plan de l'ouvrage
53	Le plan de l'ouvrage
54	Le plan de l'ouvrage
55	Le plan de l'ouvrage
56	Le plan de l'ouvrage
57	Le plan de l'ouvrage
58	Le plan de l'ouvrage
59	Le plan de l'ouvrage
60	Le plan de l'ouvrage
61	Le plan de l'ouvrage
62	Le plan de l'ouvrage
63	Le plan de l'ouvrage
64	Le plan de l'ouvrage
65	Le plan de l'ouvrage
66	Le plan de l'ouvrage
67	Le plan de l'ouvrage
68	Le plan de l'ouvrage
69	Le plan de l'ouvrage
70	Le plan de l'ouvrage
71	Le plan de l'ouvrage
72	Le plan de l'ouvrage
73	Le plan de l'ouvrage
74	Le plan de l'ouvrage
75	Le plan de l'ouvrage
76	Le plan de l'ouvrage
77	Le plan de l'ouvrage
78	Le plan de l'ouvrage
79	Le plan de l'ouvrage
80	Le plan de l'ouvrage
81	Le plan de l'ouvrage
82	Le plan de l'ouvrage
83	Le plan de l'ouvrage
84	Le plan de l'ouvrage
85	Le plan de l'ouvrage
86	Le plan de l'ouvrage
87	Le plan de l'ouvrage
88	Le plan de l'ouvrage
89	Le plan de l'ouvrage
90	Le plan de l'ouvrage
91	Le plan de l'ouvrage
92	Le plan de l'ouvrage
93	Le plan de l'ouvrage
94	Le plan de l'ouvrage
95	Le plan de l'ouvrage
96	Le plan de l'ouvrage
97	Le plan de l'ouvrage
98	Le plan de l'ouvrage
99	Le plan de l'ouvrage
100	Le plan de l'ouvrage

